

XYZ. La revue de la nouvelle

Fenêtre close sur Debussy

Vanessa Berger



Number 140, Winter 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92185ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Berger, V. (2019). Fenêtre close sur Debussy. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 59–63.

Fenêtre close sur Debussy

Vanessa Berger

L'APPARTEMENT jadis bourdonnant de vie s'était tu. Le couvercle du piano restait obstinément fermé. La radio se faisait muette; les fenêtres demeuraient closes. Même le carillon, dont les harmonies suffisaient autrefois à la faire sourire, s'était vu relégué au placard. Depuis quelques mois, Sophie se sentait partir à la dérive à bord d'un radeau dont elle était le seul membre de l'équipage. L'anxiété la gagnait dès le dimanche matin et s'accroissait au fil des heures. Le soir venu, elle comptait les minutes au rythme des respirations de Samuel qui dormait profondément à ses côtés.

Elle avait bien essayé une ou deux fois Brahms et même Debussy, mais rien n'y faisait. Dès que le tempo s'accélérait ou que l'intensité décuplait, le visage de ses élèves s'imposait à elle et sa gorge se serrait aussitôt. Elle les voyait, mais les entendait surtout. Leurs cris emplissaient alors sa tête tandis qu'ils scandaient *Sophie* comme une incapable bande de mouettes. *Sophie, pourquoi on joue pas Uptown Funk à la place? Sophie, moi, je voulais jouer du drum. Sophie, j'ai perdu mes partitions.* Elle entendait leurs chaises racler le plancher, leurs instruments s'entrechoquer et leurs voix bourdonner. Sans protester, Sophie répondait, photocopiait, réparait.

À ses amis, elle justifiait les soirées manquées par la correction dont elle n'épuisait jamais la pile. Les livres à lire s'entassaient sous une couche de poussière de plus en plus épaisse. Sur le piano, les capucines s'asséchaient, les cactus pourrissaient. Sophie les arrosait jusqu'à la crue ou alors pas du tout. Elle les oubliait avec elle.

Elle avait temporairement laissé de côté l'orchestre amateur dans lequel elle s'impliquait. Or, plus les semaines passaient, plus l'isolement et la solitude la rongeaient. Elle avait seulement besoin d'un peu de temps, répondait-elle aux messages de ses collègues inquiets. Elle reviendrait.

Aujourd'hui, Sophie ne sait plus.

Debout au milieu du salon, elle fixe la fenêtre qui donne sur la ruelle trois étages plus bas. Des enfants y jouent : ils font claquer leur corde à danser contre le bitume. *Les douze mois de l'année sont janvier, février...* Soixante-deux bpm. Elle ferme les rideaux d'un geste sec. *Mars, avril...* Leur chant se faufile dans l'appartement par la salle de bain où elle devine la fenêtre entr'ouverte. Pourquoi Samuel ne l'avait-il pas refermée en quittant l'appartement ce matin ? *Mai, juin, juillet...* Elle patine sur les lattes sans jamais lever les talons jusqu'à la petite pièce tapissée de carrelage. Une légère brise s'engouffre par l'ouverture cachée derrière le store à bandes horizontales. *Août, septembre, octobre...* Le bruit s'interrompt. La petite s'est probablement pris les pieds dans la corde. Bien fait pour elle.

Sophie tente en vain de faire glisser la fenêtre vers le bas. Elle l'agrippe à deux mains et tire d'un coup sec tandis que la sirène d'une ambulance lui vrille les tympanes. Peut-être que la petite s'est ouvert le crâne en tombant : pourvu qu'elle ne pleure pas. À force d'insistance, la fenêtre finit par céder et se referme violemment. Sophie tressaute et tombe à la renverse.

Recroquevillée sur la céramique, elle pose sa joue contre la surface froide. Son cœur bat au rythme de la comptine jusque dans ses tempes. *Novembre, décembre.* Elle chuchote les deux mois manquants et le sol s'embue au contact de son souffle tiède.

Enfermée dans le silence, Sophie compte ses respirations jusqu'à dix, encore et encore. Elle retient parfois son souffle, juste pour essayer, et pour perdre contre elle-même à ce jeu qui n'en est pas vraiment un.



Samuel rentre à l'appartement après une longue journée de travail. L'endroit semble désert, mais les bottillons de sa conjointe trahissent sa présence. Sur une table basse,

le témoin lumineux du répondeur perce la pénombre par intermittence. Il se déleste de son manteau et se dirige à pas feutrés vers la cuisine, attrapant au passage le sac à lunch de Sophie dont il vide le contenu dans l'évier. Il sait que depuis un moment elle ne supporte plus le bruit de la vaisselle qui s'entrechoque.

Il fait mousser l'eau chaude pour y laisser tremper les plats collés et part à la recherche de sa douce moitié. Habituellement, il la trouve blottie sous une couverture dans le lit ou sur le canapé. Elle ne dort jamais.

Aujourd'hui, elle n'est ni dans le salon ni dans la chambre. Un mince rai de lumière émerge de sous la porte de la salle de bain.

— Sophie ?

Samuel y appuie sa tête : aucun son. Inquiet, il saisit la poignée, qui lui résiste. La panique s'empare de lui. Il fait volte-face et, oubliant toute précaution, court jusqu'au garde-robe où est suspendu son manteau. Il le retourne frénétiquement à la recherche d'une pièce de monnaie qui ferait office de passe-partout, jette par terre clés et mouchoirs, jusqu'à ce que le tintement distinctif d'un dix sous sur le plancher se fasse entendre. Il bondit pour l'attraper avant qu'il ne disparaisse sous le canapé. Samuel se précipite alors sur la porte verrouillée. La poignée cliquette ; la porte s'ouvre à la volée.

Sophie est dans le bain. Seul son visage émerge de la surface immobile sous laquelle elle est plongée. Elle fixe le plafond, impassible.

Samuel s'effondre à genoux. Il voudrait se sentir soulagé, mais sa gorge nouée l'en empêche. Il enfonce sa main dans l'eau plus froide que tiède pour caresser celle de Sophie, qui reste de marbre. À ses yeux brillants, il devine qu'elle pleure. Il vide ses poches et se glisse dans l'eau sans même se déshabiller, la tient contre lui, l'aide à rester assise. Le bain déborde. Il enserre de ses bras sa poitrine nue, frictionne sa peau froissée pour la réchauffer.

— Sophie...

Sa voix casse ; il pleure aussi.

— Sophie, il faut que ça s'arrête.

Il s'interrompt, se racle la gorge et flatte son visage tout en la retenant contre lui.

— On a besoin d'aide... J'ai besoin d'aide pour t'aider. Je veux être là pour toi, mais j'ai peur, tout le temps tellement peur.

Il balaie les mèches de cheveux collées à l'épaule nue de Sophie et y dépose un baiser avant de saisir son téléphone du bout des doigts.

— On va appeler une ambulance, Sophie. Je vais parler, t'auras besoin de rien dire. Je vais rester avec toi. Ça va être correct, Sophie.

Il interprète son absence de réaction comme une forme de consentement et compose le 911. Tout se passe rapidement. En attendant l'arrivée des ambulanciers, il reste avec elle dans le bain. Ils ne pleurent plus, mais il lui flatte les cheveux quand même, amoureusement, sans rien dire. Dans sa tête, il lui chante le *Clair de lune* de Debussy.

Quand les ambulanciers arrivent, elle s'est endormie.



Le soleil de mai perce à travers un voile blanc derrière lequel le contour d'une fenêtre se dessine. Le salon s'imprègne d'une lumière qui porte l'odeur du lilas et des hortensias. Assise face au piano, Sophie baigne dans le printemps. Le couvercle est fermé. Les mains sur les cuisses, elle parcourt des yeux sa collection de partitions. Il lui suffirait d'effleurer l'encre pour que la mélodie s'en échappe. Elle hésite.

Le psychiatre était catégorique : pas de retour au travail avant septembre, peut-être plus. En attendant, Samuel avait fait disparaître de l'appartement tout ce qui pourrait occasionner une rechute. Tout, sauf le piano. Même le psychiatre était d'accord : la musique devait pouvoir retrouver son chemin.

Sophie fixe longuement un cahier à la couverture rose. Posé sur le chevalet, il semble l'attendre patiemment. Elle

62 ne l'ouvre pas, mais soulève le couvercle du piano pour

en dévoiler les quatre-vingt-huit touches reluisantes. Ses doigts survolent les graves, les remontent jusqu'à s'arrêter d'eux-mêmes. Ré bémol, fa, la bémol. Ré bémol majeur. Elle enfonce les touches d'ivoire, deux à deux. Un mince sourire flotte sur ses lèvres tandis qu'elle referme le couvercle sans un bruit. La musique s'estompe, mais l'accord continue de résonner en Sophie longtemps après qu'elle a retiré ses doigts du clavier.

Dans la cuisine, Samuel boit son café en lisant *La Presse*. Il repose sa tasse quand il entend la première mesure du *Clair de lune* de Debussy.

Demain, peut-être qu'il laissera la fenêtre entr'ouverte.